

Bulles de savon

Mily Black

Fanny voulait juste les aider.

Mais elle était celle qui devait être sauvée.

Fanny a tout plaqué pour ouvrir une boutique de produits de beauté bio, où elle propose également quelques sextoys. Drôle d'idée, surtout dans un village qui compte en tout et pour tout trois commerces.

Prête à aider les femmes à se sentir mieux dans leur peau, elle ne voit pas que sa vie est sur le point de prendre un tournant inattendu. Entre les traumatismes de son adolescence et le policier du coin, elle a de quoi s'occuper.

Prendre des risques, est-ce vraiment si difficile ? Tout dépend de ce qu'il y a en jeu.

Prologue

Les mains dans les gants de la *glove box* de mon laboratoire, je rumine en silence. Cette machine ressemble étrangement à ces couveuses pour les enfants malades pour qui l'air extérieur est vecteur de maladies, et qui ont besoin de s'en protéger. Synonyme d'espoir dans ces cas-là, elle représente pour moi une frustration intense, d'autant plus que je l'utilise pour des réactions chimiques et non pour sauver mon prochain.

Privée de liberté de mouvement, je me retiens de hurler pour tenter de refouler la sensation d'oppression qui croît en moi. Si seulement je pouvais m'extraire une petite minute de cette prison ! Mais non, mes mains sont coincées dans des gants, eux-mêmes attachés à la boîte. De plus, ces derniers sont mon unique moyen de toucher à ce qui se trouve à l'intérieur. Et encore ! *Toucher* est un bien grand mot, quand on voit à quel point je dois me tordre les bras dans des angles physiquement impossibles pour réaliser mon expérience.

Au bout d'une demi-heure d'utilisation, je sens une angoisse coutumière monter en moi. À la question « Peut-on avoir une crise de claustrophobie sans être dans un espace confiné ? », ma réponse toute personnelle est oui, surtout si nos mains sont prisonnières d'une p... de *glove box* !

Si seulement il n'y avait que ça ! En arrivant ce matin, j'ai récupéré les résultats d'analyses. Ils sont catégoriques : ma réaction ne fonctionne pas. Il me reste donc à déterminer le pourquoi du comment et à trouver une parade.

— Salut, Fanny !

Perdue dans la contemplation de ma verrerie, je n'ai pas entendu mon collègue entrer et s'approcher de moi. Mon petit sursaut manque de me faire renverser l'échantillon que je manipule, et je ronchonne intérieurement face à la « catastrophe » que je viens d'éviter de peu.

— Bonjour, Clément, réponds-je sans quitter des yeux mes mains de l'autre côté de la paroi. Que puis-je pour toi ?

— La chromat...

Mon front cogne la vitre de la *glove-box* tandis que je ferme les yeux, désespérée à l'idée de devoir m'occuper d'une autre machine de malheur. Pourquoi faut-il qu'elles me persécutent de la sorte ? Ne puis-je avoir une journée sans mettre les mains dans l'une d'entre elles, que ce soit pour bosser avec ou encore en réparer ?

— Je suis désolé, ajoute-t-il, mais tu sais bien que ton chef ne veut pas que je m'approche de trop près du matériel, vu que je ne suis qu'un intervenant extérieur.

Agacée, je hoche la tête. Mon supérieur semble incapable de lui faire confiance, alors qu'il est un employé du CNRS surdiplômé et invité dans nos locaux une semaine par mois pour travailler avec nous sur un projet depuis bientôt deux ans.

Sans commenter plus l'attitude irrespectueuse de mon chef, je commence la procédure pour sortir mes mains de la *glove box*. Chaque étape est millimétrée, et si quelqu'un ose sortir de la routine, mon chef arrive sur ces entrefaites, à chaque fois. À croire qu'il a une caméra dirigée vers sa précieuse machine et nous chronomètre.

— Et que lui arrive-t-il, encore, à cette chromato de malheur ? demandé-je alors que je manipule les différentes vannes.

— Je pense que c'est un problème d'étanchéité, une fuite de gaz porteur à l'entrée de la colonne très certainement.

Encore.

Mon chef, tout comme les autres membres du conseil chargé de distribuer les subventions allouées à la recherche dans cette entreprise, est très frileux en termes d'investissements. Et cette machine, qui aurait dû être changée il y a bien un an, reste là, continuant à me narguer. Au moins une fois par semaine, elle a un problème et m'accapare pendant une demi-journée. À ce rythme, nous aurions aussi vite fait d'envoyer nos échantillons dans des entreprises privées pour qu'elles les analysent.

Libérée, j'ôte les gants antistatiques et les jette sur le petit meuble à côté.

— Allons-y ! m'exclamé-je en rejoignant cette maudite machine.

Arrivée dans la pièce climatisée où ronronne la bête, j'entends un léger sifflement caractéristique d'une fuite. D'un mouvement sec, j'ouvre l'avant de la chromato et commence à chercher la fuite de gaz.

— Comment va Cerise ? demandé-je, curieuse.

— Très bien.

Sans avoir besoin de le regarder, je devine le sourire de Clément. Dès qu'il est question de sa petite amie, il prend cet air rêveur qui m'agace légèrement. Pas que je sois jalouse, ou quelque chose d'approchant ! Non, c'est juste que je ne comprends pas forcément le besoin qu'ont les gens de se mettre en couple et de dépendre ainsi d'un autre être humain.

— Elle en est à combien maintenant ?

— Sept mois.

Bercée malgré moi par la tendresse contenue dans ces quelques mots, je déglutis et tente de me concentrer.

— Je la pousse à aller voir le médecin pour qu'il l'arrête avant, ajoute Clément. Elle a beaucoup de contractions, et son travail derrière un bureau la frustre énormément.

— Malheureusement, dans son état, il serait totalement inconscient qu'elle continue à manipuler des produits chimiques, dis-je en me redressant. La fuite n'est pas à l'entrée de la colonne.

— Pourtant, mon produit ne ressort pas, c'est bien que le gaz porteur ne passe pas !

— Ou que la colonne est encrassée.

Et que, par conséquent, je suis bonne pour tout nettoyer.

— Tu n'as qu'à retourner à ta paillasse, je vais m'en occuper, déclaré-je en cherchant à faire craquer mon cou.

— À deux, nous irons peut-être plus vite...

— Ça ne sert à rien que nous perdions tous les deux du temps. Je t'appellerai si j'ai besoin d'aide.

Il acquiesce et me quitte, visiblement à regret.

Trois heures plus tard, la machine est comme neuve et mon énervement à son paroxysme. Quelqu'un a utilisé la chromatographie sans faire les nettoyages d'usage à la fin des analyses, laissant les différents produits obstruer la colonne. Bizarrement, j'ai bien une idée du responsable, mais je ne peux jamais le confondre, à moins de le prendre en flagrant délit.

Et quand on parle du loup...

— Mademoiselle Versin, je vous trouve enfin !

D'une cinquantaine bedonnante, mon chef se tient sur le pas de la porte, droit comme un i. À son visage crispé, je sais qu'il a encore des griefs à mon égard et qu'il va m'être difficile de ne pas lui sauter à la gorge pour lui arracher les quelques cheveux qu'il lui reste sur le crâne.

— Que puis-je pour vous ? demandé-je en tentant de dissimuler mon impatience derrière un sourire de façade.

— Cela fait une heure que je vous cherche !

— J'étais là, dis-je en rangeant les outils dans la boîte prévue à cet effet.

— Avez-vous terminé la réaction ?

— Elle est terminée... mais rien ne s'est produit.

— Comment ça ? s'exclame-t-il en entrant enfin dans la pièce.

— Les deux réactifs sont intacts. Pas la moindre goutte de produit ne s'est formée.

— Vous n’avez pas attendu assez longtemps !

Décidée à prendre sur moi, je serre les poings et tâche de rester stoïque alors qu’il débite son lot d’âneries. Je sais ce qu’il faut faire dans ces cas-là, et ce n’est pas un bureaucrate incapable de faire une analyse sans flinguer le matériel qui va m’apprendre quoi que ce soit.

Depuis qu’il a été embauché, venir travailler est devenu une torture sans nom. Jamais content, il a instauré une ambiance tendue dans le laboratoire et les autres départements nous évitent au maximum pour ne pas avoir affaire à lui. Loin d’être la personne la plus sociable, j’ai tout de même remarqué que mes collègues dépendants d’autres superviseurs n’essaient plus de se rapprocher de moi.

— Et pourquoi êtes-vous là au lieu de chercher une solution à votre paillasse ? s’écrie-t-il.

— Je suis là parce qu’un petit malin a oublié de nettoyer la chromatographie après utilisation... Vous avez une idée du responsable ? demandé-je avec un sourire tout sauf chaleureux.

— Vous n’aurez qu’à rester un peu plus tard ce soir pour rattraper et écrire un mémo au service pour que cela ne se reproduise pas.

— Dois-je vous l’envoyer également ?

Nullement dupe, il préfère tourner les talons sans prendre la peine de répliquer. Nous savons très bien tous les deux qu’il est l’imbécile qui n’a pas suivi le protocole jusqu’au bout. Si seulement il pouvait être aussi soigneux avec la chromatographie qu’avec sa *glove box* de malheur !

— Je vous rappelle que nous avons rendez-vous lundi pour votre entretien individuel, ajoute-t-il avant de refermer la porte derrière lui.

Le message est clair : j’ai intérêt à filer droit si je ne veux pas me retrouver avec des commentaires négatifs. *Quel...* Ravalant un lot d’injures toutes aussi colorées que vulgaires, je ferme les yeux et inspire un grand coup. La conclusion de cette microméditation est claire : je ne vais pas tenir.

Marie, ma meilleure amie, me demande régulièrement des nouvelles de mon travail. Elle ne cherche aucunement à se renseigner sur les futurs produits de beauté que je crée dans mon laboratoire, elle est surtout inquiète pour moi. Elle me connaît depuis suffisamment longtemps pour savoir que la patience n’est pas mon fort et que mon superviseur a le don de me pousser dans mes derniers retranchements. Malgré mon caractère bien trempé, je n’ai pas encore dit ses quatre vérités à cet homme imbu de lui-même, mais cela ne devrait plus tarder.

— Je vais me prendre une pause !

Avant d’aller à la machine à café, je fais un arrêt dans mon laboratoire pour ôter ma blouse et me laver les mains. Pas question de contaminer l’espace détente ! De plus, cette petite routine me permet de retrouver un semblant de calme avant d’aller boire un bon café bien mérité.

— Fanny ! s’exclame Clément en me voyant arriver. Es-tu venue à bout de la colonne ?

— Par chance, oui ! Je te conseille de l’utiliser rapidement...

Préférant ne pas divulguer le nom du responsable de l’encrassement, d’autant plus que je n’ai que de fortes présomptions et aucune preuve, je m’arrête là.

— Mes molécules étant assez grosses, je te ferai un nettoyage en plus, pour le cas où...

— Extra !

Je me sers une tasse de café et m’assois à ses côtés sans pour autant savoir de quoi parler. Sous le coup de l’inspiration, je lui cite la publication qui m’a servi pour ma dernière réaction et m’embarque dans une conversation de travail, les seules dans lesquelles je me sens réellement à l’aise.

Le soir même, je n’ai toujours pas digéré le pseudochantage de mon supérieur quant à mon entretien individuel. Depuis que je travaille dans cette société, tous mes chefs ont été ravis de faire équipe avec moi. Leurs qualificatifs me concernant étaient positifs et la direction a naturellement pensé à moi pour travailler avec le nouvel arrivant.

— Fanny, cesse de grincer des dents, c’est gênant ! chuchote Marie sans quitter des yeux l’écran devant nous.

Énervée, je lève les yeux au ciel et retourne mon attention sur le film. Ensemble, nous avons l’habitude d’aller au cinéma deux fois par mois. Nous choisissons à tour de rôle le film afin que chacune y trouve son compte. Ce soir, pour mon plus grand malheur, c’était à son tour. Je me retrouve donc dans le noir à suivre les aventures guimauves d’une femme pensant (à tort) que l’amour d’un homme règlera tous ses problèmes.

Ma meilleure amie adore. De mon côté, je fustige scénariste, producteur, réalisateur... tous les gens liés de près ou de loin à cette histoire absurde. Depuis quand l’épanouissement passe par l’autre ? Célibataire depuis des années, je suis pourtant très bien dans ma peau ! Mis à part au travail, mais là le problème ne peut pas se résoudre avec des cupidons et des petits

cœurs en chocolat. Bien qu'une flèche bien placée pourrait me débarrasser de mon chef... À méditer.

Mon ricanement m'attire des regards noirs de la part de mes voisines.

— Ce n'est vraiment pas le moment de rire, chuchote Marie.

— Et pourquoi ?

— Le héros vient de la repousser ! Il...

Elle secoue la tête, sachant pertinemment que je resterai de marbre face à ses explications.

— Au lieu de gémir de la sorte, dis-je, elle devrait faire le bilan de sa vie et ouvrir les yeux ! Elle n'a pas besoin d'un service trois-pièces pour être bien dans sa peau.

— Pourrions-nous avoir cette conversation une fois le générique de fin terminé, Fanny ?

— Marie, un jour, il faudra que tu m'expliques ce qui te plaît dans ces histoires !

— Et toi, il faudrait que tu comprennes que l'amour est une belle chose, un sentiment noble...

— Chut ! s'écrie notre voisine de derrière.

— Un sentiment noble, tu parles ! soufflé-je avant de fixer un point devant moi.

Quelle idée absurde de monter en épingle l'amour comme le grand gagnant contre... tout ! À croire qu'il suffit de tomber amoureux pour que les problèmes du quotidien s'évanouissent, que son travail devienne moins pénible. D'où peut venir cette conviction universelle qu'être en couple améliore l'existence ?

— Pense à autre chose ! souffle Marie.

— Je compte les minutes qui me séparent de la fin de chef-d'œuvre cinématographique.

Elle lève les yeux, mais s'abstient d'ajouter le moindre commentaire.

Il faut dire que nous sommes très différentes toutes les deux. Physiquement nous n'avons pas grand-chose en commun : Marie est blonde aux yeux marron alors que mes cheveux sont d'un brun très foncé et que mon regard bleu est réfrigérant aux dires d'un de mes ex. De plus, nous n'avons pas du tout la même mentalité, au point que je me demande souvent comment nous avons fait pour être, et rester, amies depuis le collège.

Alors que j'ai fait des études qui m'ont envoyée à l'autre bout de la France, elle a choisi de devenir comptable dans une agence de publicité dans la ville où nous avons grandi. Sa timidité, pour ne pas dire sa réserve, me différencie beaucoup d'elle. Je peux parler à tout

le monde de tout, tandis qu'elle paraît gênée en présence d'inconnus et évite avec brio certains sujets, surtout ceux liés de près ou de loin à la sexualité.

D'un naturel frondeur, je n'hésite pas à remettre à leur place les gens me cherchant des ennuis, au contraire de Marie, qui préfère attendre que la crise passe. Inutile de dire que les fois où j'ai été témoin de ce genre de scènes, j'ai pris la défense de ma meilleure amie sans me poser de questions. Pour moi, elle est sacrée, l'unique personne à qui je confierais ma vie.

Aussitôt mon humeur s'assombrit. Jamais je ne confierai réellement ma vie à quelqu'un, mais dans l'absolu, Marie serait probablement cette personne-là. Encore faudrait-il que je perde le contrôle au point de laisser quelqu'un d'autre choisir à ma place, et là, ce n'est pas gagné !

— C'est bon, tu peux te détendre, déclare Marie alors que les lumières de la salle se rallument légèrement.

— Mais je suis détendue ! me défends-je en étirant les jambes sans pour autant esquisser le moindre geste pour me lever.

Depuis le temps, j'ai bien compris qu'elle aime écouter la chanson du générique. Elle savoure ce sas de décompression entre la fin du film et le retour à la réalité. Tout du long, elle garde le regard tourné vers l'écran, lit les noms des acteurs, du personnel technique...

— Ta journée s'est mal passée ? s'enquiert-elle brusquement.

— Si tu savais !

Elle laisse un court silence s'installer avant de me demander :

— Ton chef ?

— Encore et toujours, grogné-je.

Ne souhaitant pas la déranger jusqu'à ce que l'écran devienne noir, je me cale un peu plus dans mon siège en songeant à mon travail. Tout y est passionnant, intéressant et enrichissant. J'ai trouvé ce poste après mes études, et depuis je m'épanouis à rechercher de nouvelles formulations de produits cosmétiques plus performantes que les dernières mises sur le marché. Chaque nouveau projet est un défi que j'envisage avec joie. Enfin, ça c'était jusqu'à l'arrivée de mon chef actuel.

À partir de ce moment-là, mes journées sont devenues longues et certaines réunions assommantes. J'ai l'impression qu'il ne comprend rien à ce que je fais, et cela me déstabilise. N'a-t-il pas lui aussi fait des manipulations dans un laboratoire ? N'a-t-il pas connu le goût amer de la défaite face à une réaction récalcitrante ?

— On y va ?

Surprise dans mes réflexions, je me tourne vers ma meilleure amie, qui a déjà enfilé son manteau et son écharpe. Habillée ainsi, elle paraît encore plus douce qu'elle ne l'est réellement. Enfin, si cela est possible. Avec le temps, je ne cesse de m'étonner qu'elle soit parvenue à rester elle-même. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais de médisance ou de jalousie... Je pourrais la soupçonner d'être une sainte, si je ne connaissais pas ses péchés mignons : le chocolat et les mojitos.

— On va boire un verre ?

— Pourquoi pas un restaurant ? me propose-t-elle. Tu es arrivée juste pour le début de la séance, ce qui me laisse croire que tu n'as pas dîné.

Je me lève et mets ma veste.

— Un burger ? proposé-je, enchantée à l'idée de me goinfrer.

— Je suis partante.

D'humeur un peu plus légère, je la suis vers la sortie sans prononcer le moindre mot. Marie a pour l'habitude de réfléchir au film avant d'en parler, alors je la laisse faire son analyse personnelle de ce qui a été pour moi une pure perte de temps et d'argent.

— Vu tes commentaires pendant le film, je suppose que tu n'as pas apprécié plus que cela l'histoire ? dit-elle en me tenant la porte donnant sur la rue.

Mes lèvres se tordent en un sourire mi-désolé, mi-amusé. Il est hors de question que je lui mente, d'autant plus qu'elle semble m'avoir entendue tempêter contre les personnages mièvres. Écartelée entre la déception de ne pas partager son engouement et mon envie d'ironiser sur chaque scène romantique, je hausse les épaules sans prendre la peine de développer mon avis.

— Fanny, je te souhaite de rencontrer un homme qui te fera changer d'avis...

Pour toute réponse, j'affiche une expression moqueuse et m'exclame, la main sur le cœur :

— Voilà une chose bien horrible à me souhaiter ! Je t'ai déjà expliqué que je n'ai nullement besoin de quelqu'un d'autre dans ma vie que toi.

Elle secoue la tête et se dirige vers sa voiture. Au moment où elle ouvre la portière côté conducteur, elle m'interpelle :

— On se retrouve là-bas ?

— Devant la porte d'entrée !

Une fois qu'elle est bien installée au volant, je lui fais un petit signe et rejoins ma voiture d'un bon pas.

Alors que nous sommes installées dans notre pub habituel, je regarde autour de nous. Des visages familiers discutent deci delà dans la pièce, la serveuse semble toujours sur le point de tomber de fatigue, et le barman sourit chaleureusement. Les tables les plus proches sont pour la plupart occupées et le mélange de toutes les conversations rend l'ambiance festive. Dès que nos boissons sont posées devant nous, je reprends la conversation avec un brin d'agressivité :

— Marie, je ne peux pas aller voir mon n+2 pour me plaindre !

— Tu ne peux pas dire chef de département ou chef de ton chef comme tout le monde ?

— Est-ce vraiment le moment de s'attarder sur des expressions qu'une bonne partie de la population comprend, toi incluse ?

— Fanny, je disais juste que depuis qu'ils t'ont collée avec... Il s'appelle comment déjà ? Tu lui donnes tellement de surnoms que j'ai fini par oublier.

— Je ne le nomme pas, réponds-je, sarcastique, je le siffle.

Elle me fait les gros yeux, ce qui ne m'impressionne pas du tout.

— Ce type est comme Beetlejuice, répliquée-je, si tu prononces trop son nom, il vient et te pourrit la vie !

— Mais tu ne peux pas continuer ainsi, Fanny ! Tu vas finir par laisser échapper quelque chose qui te causera du tort.

Oui, j'ai mauvais caractère, mais je peux également être conciliante, avec les gens conciliants. Et ce n'est clairement pas le cas de mon supérieur actuel.

— Un jour, tu seras fatiguée...

— Mal lunée, corrigée-je. Tu peux le dire, Marie, je ne t'en voudrais pas, ajouté-je en riant.

— Un jour, tes paroles dépasseront les règles de bienséance.

— Ou pire, je pourrais dire ce que je pense ! déclaré-je avant de prendre une gorgée de mon mojito.

Elle acquiesce vaguement, son attention portée sur un point par-dessus mon épaule. Ses sourcils se froncent, signe que quelque chose la contrarie. Rapidement elle affiche de nouveau un faible sourire et se redresse.

— Fanny, de la visite, murmure-t-elle.

— Agréable ?

Son nez se plisse... J'ai maintenant une petite idée de la personne qui se dirige vers nous. Gérard, ou Gérald, a fait partie de ma vie un petit mois. Il était plaisant à regarder, un

peu soporifique à écouter, mais intéressant au lit. Quand il a commencé à se montrer trop – comment dire ? – trop prévenant, j’ai mis fin à notre aventure. Il a insisté, et continue.

— Bonsoir, Marie ! Fanny, ajoute-t-il d’une voix plus profonde.

Ma meilleure amie le salue avant de se pencher vers son verre dans le but, utopique, de disparaître et de ne pas assister à la énième déconvenue de ce pauvre Gé... Gégé. J’esquisse un petit signe de la tête pour ne pas l’encourager plus.

Depuis le temps, j’ai bien compris que je ne suis pas faite pour l’amour. Pas dans le sens midinettes, genre « je tombe que sur des salauds », ou encore « je n’ai pas rencontré mon âme sœur ». Je ne suis pas faite pour dépendre de quelqu’un d’autre, et d’autant plus s’il s’agit d’un homme.

— Quoi de beau de prévu, les filles ? demande-t-il, visiblement inconscient que nous ne sommes guère disposées à discuter avec lui.

— Une gueule de bois, réponds-je. Et toi ?

Déstabilisé, il se tourne vers Marie, qui secoue légèrement la tête, dépitée.

— Une soirée avec des amis...

Il tend le bras vers un box, où se trouvent trois hommes. Ils parlent avec bonne humeur autour de bières, tout en jetant occasionnellement des coups d’œil dans notre direction.

— On ne va pas te retenir plus longtemps alors, dis-je. Bonne soirée, Gérard !

— Gaspard.

Maintenant qu’il le dit, je me rappelle que son prénom a été source de blagues de ma part.

— Désolée ! m’exclamé-je sans une once de culpabilité. Je suis fatiguée, tu sais ce que c’est le vendredi... après une semaine éreintante...

— Ton chef te fait toujours des misères ?

Mon chef ? Je fais un rapide calcul et réalise que cela ne fait pas si longtemps que nous avons « tenté l’expérience » tous les deux et que j’ai dû laisser échapper quelques informations sur le climat au travail.

— Disons que nous n’avons toujours pas trouvé de terrain d’entente.

— C’est marrant parce qu’avec ton caractère indépendant, dit-il en s’appuyant sur la chaise libre à notre table, je me suis toujours demandé pourquoi tu n’avais pas ton propre business. Tu as assez de mordant pour être patronne. Je t’imagine très bien gérer une boutique d’une main de maître. Tes employés fileraient droit, ajoute-t-il avec un petit rire.

Tout ceci est tellement « marrant » que j’y ai déjà songé depuis longtemps. J’aimerais tenir un magasin de cosmétiques d’origine biologique, ne contenant donc aucun des produits

que je synthétise depuis des années. Je choisirais une marque suivant la qualité de sa marchandise et me ferais une joie d'en vanter les mérites. Plus de chef au-dessus pour venir assombrir mes journées, que des contacts humains satisfaisants. En supposant que tous mes clients soient agréables.

— Bonne soirée, Gaspard, déclare Marie d'une voix ferme.

Décontenancé, il cligne des yeux plusieurs fois avant de comprendre qu'il est une nouvelle fois congédié. Comme certains de mes ex, il espère une seconde chance, que je revienne auprès de lui après avoir compris je ne sais quoi. Peu finalement saisissent que je ne suis pas une femme obnubilée par l'engagement, la vie à deux et tout le toutim.

— Fanny, ne crois-tu pas que la moindre des choses serait de retenir son prénom ?

— Marie, pourquoi le ferais-je ?

Elle plisse les yeux, secoue la tête et reprend :

— Par respect.

— Et lui, ne peut-il pas comprendre ce que signifie « c'est fini » ? Dans tous tes films à l'eau de rose, n'est-ce pas la femme qui court après l'homme ?

Elle soupire, sans pour autant prendre la peine de répondre. Nous avons eu cette conversation suffisamment souvent pour qu'elle sache qu'il ne sert à rien d'aller sur ce terrain-là avec moi.

— J'aime bien son idée de toi aux commandes d'un magasin, dit-elle innocemment en terminant son verre.

Aussitôt je hèle la serveuse et lui fais signe de nous apporter une nouvelle tournée.

— J'y ai déjà pensé, souviens-toi !

— Et pourquoi ne te lances-tu pas ?

Surprise par son sérieux, j'ouvre la bouche sans savoir quoi répondre. Même si mon travail au laboratoire me plaît, il commence à me sembler vaguement routinier et ennuyeux. Sans parler de l'ambiance créée par mon superviseur. Tout me pousse à prendre mon envol, seulement suis-je prête ? Ai-je les épaules pour un tel défi ?

Une fois nos nouvelles consommations posées devant nous, je réponds laconiquement :

— Je n'ai pas encore eu le déclic.

— Espérons que tu l'auras avant de coller ton poing dans le nez de ton chef.

— Je ne suis pas violente, Marie ! m'exclamé-je, outrée qu'elle puisse penser cela de moi. Jamais je ne donnerais le premier coup.

— Fanny...

— Non, je refuse que tu sous-entendes de telles choses sur moi ! Tu me connais, tu sais...

— Fanny ! hurle-t-elle.

Les conversations se taisent autour de nous et des regards curieux nous fixent avec une attention soutenue.

— C'est une expression, une image...

Elle penche la tête sur le côté pour ajouter :

— Je sais que tu ne seras jamais comme...

— Stop, je n'ai pas envie de parler de ça.

Elle acquiesce et revient au sujet principal :

— Comment imagines-tu ton magasin ?

— Agréable, avec un espace de détente pour les femmes.

Mon esprit s'évade vers ce magasin que je n'aurai probablement jamais tandis que je porte mon verre à mes lèvres.

— Il me faudrait trouver une marque de produits d'origine biologique valable pour ne proposer que le meilleur.

— Des produits de luxe ?

— Non, je veux que tout le monde y ait accès, et c'est bien cela le problème !

Marie me sourit, de cet air attendri qui me rappelle douloureusement ma mère.

— J'aimerais que chaque femme de la région se sente bien dans sa peau... Peut-être devrais-je vendre des sextoys plutôt !

Elle manque de s'étrangler avec son mojito et tousse violemment.

— Ça va ? demandé-je, inquiète.

— La prochaine fois, attends que j'aie fini pour lancer une telle bombe, dit-elle en s'essuyant la bouche.

— Je trouve que c'est une bonne idée, me moqué-je tout en commençant à y réfléchir sérieusement. Après tout, l'épanouissement d'une femme passe aussi par le sexe. Il n'y a pas que les hommes qui ont ce privilège.

Plusieurs têtes se tournent vers moi, certaines amusées, d'autres intéressées...

— Fanny, ronchonne Marie, le rouge aux joues, ne pourrait-on pas parler de ça... dans un endroit plus privé ?

Amusée par sa timidité, je hoche la tête. Soudain j'ai la sensation vivifiante d'avoir trouvé mon prochain but. Un magasin de produits de beauté et de sextoys, voilà un projet séduisant...

Opération petits fours

L'œil critique, j'observe les rayonnages autour de moi. Tout semble prêt, jusqu'au ménage, qui a été fait méticuleusement dans tous les coins. Non, je n'ai rien laissé au hasard, pourtant je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose va venir gripper le processus. Je tente de secouer une étagère pour m'assurer de sa stabilité et fais de même avec celle à côté.

— Tu as fini ?

— Presque ! bougonné-je.

— Tout est parfait, Fanny ! insiste Marie.

Elle a raison. Sur chaque mur, des étagères montent jusqu'à une hauteur encore accessible. Proposant des produits bio, j'ai privilégié les matériaux naturels comme le bois et le bambou, ce qui donne un côté chaleureux à l'ensemble. J'ai été jusqu'à sélectionner des musiques zen que je pourrai diffuser lors des heures d'affluence. Ou pour m'encourager à rester calme en toute circonstance...

Le seul doute qui persiste concerne le présentoir installé devant ma caisse. J'ai prévu d'y placer des bonbons et autres douceurs, mais à présent, j'hésite. Et s'il se révélait trop encombrant ? Au moment de régler, le client va devoir tendre le bras par-dessus, au risque de tout faire tomber.

— Fanny, je te le promets, ça va être super !

Pas convaincue, j'adresse un sourire sceptique à ma meilleure amie. Comme d'habitude, je me suis lancée la tête la première, sans penser à l'avenir. Et si quand il s'agissait d'une relation pseudosentimentale, il était aisé de faire demi-tour (j'en sais quelque chose !) ; dans ce cas précis, je suis coincée par mes finances. Entre mon prêt monumental, mon contrat avec Bio-soins et le stock de produits spécialisés que j'ai l'intention d'écouler au fond de la boutique, je vais devoir m'accrocher.

— Je vais me planter, grommelé-je.

— Au moins, tu auras essayé !

Outrée par ses propos, je secoue la tête.

— Merci, Marie ! Exactement ce que j'avais besoin d'entendre pour me remonter le moral.

— Tu m'aurais dit la même chose, si les rôles étaient inversés !

Pas faux.

— Rappelle-moi de ne plus raconter ce genre de bêtises à l'avenir !

Je jette un nouveau coup d'œil circulaire, dressant mentalement le bilan. La surface est divisée en trois parties : la première, la pièce principale du magasin, est dédiée aux produits Bio-soins. La deuxième, à gauche, me servira à la fois de bureau et de réserve. Quant à la troisième...

Située au fond à droite de la boutique, elle était à l'origine une annexe. Lors de ma visite, le propriétaire a parlé de fourre-tout. La semaine dernière, j'ai remplacé la porte par un rideau de fils pour créer deux espaces très distincts. De taille un peu plus modeste, balisée discrètement, la pièce aveugle contiendra des articles « spécialisés » qui risquent de faire polémique dans le village. Non pas qu'en ville les gens soient plus ouverts d'esprit ! Simplement ici, j'aurai bien plus rapidement à faire face aux commentaires et, surtout, à la désapprobation.

Nerveuse, je sors et me plante face à la devanture. De prime abord, mon magasin a tout d'un pavillon banal avec de grandes fenêtres, des murs à la fois bruts et propres qui se fondent dans l'architecture du quartier. Seuls l'absence de clôture et le parking distinguent mon commerce des autres maisons. Sans parler de la devanture et de l'enseigne...

Au premier étage, un magnifique deux-pièces me sert de logement, et tout le rez-de-chaussée est réservé au magasin. L'architecte a eu la bonne idée de prévoir un escalier extérieur sur le côté de la maison pour accéder directement au premier sans passer par la boutique.

À droite de la porte d'entrée du magasin, le nom de ma boutique, Peau à Peau, s'étend en lettres violettes, dans une police élégante et clairement féminine : elle s'adresse exactement la clientèle ciblée. En dessous se trouve le dessin d'une femme allongée dans une baignoire, la tête rejetée en arrière. Ange, une collègue de Marie, m'a conçu le tout gratuitement. Enfin, je soupçonne ma meilleure amie d'avoir usé de sa gentillesse pour m'obtenir cette faveur, mais qui suis-je pour refuser un si beau logo qui est en parfaite adéquation avec mon magasin et moi ?

D'autant plus que plusieurs interprétations sont possibles. À première vue, la femme peut tout simplement se détendre dans un bon bain avec les produits Bio-soins. Un œil plus averti, en revanche, remarquerait qu'une de ses mains disparaît sous l'eau, renvoyant à la seconde partie de ma marchandise, celle qui promet de poser problème, ou du moins de faire polémique. Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'avoir enchaîné les mauvais choix ces derniers temps : ma démission, ma reconversion, mon local...

Avant de signer pour celui-ci, j'en ai vu des dizaines et des dizaines. Sur mon ordinateur, un dossier entier est dédié aux photos et aux notes que j'ai prises pendant chaque visite, et j'ai même gribouillé des plans pour me rappeler les différents agencements. J'ai fini par en sélectionner trois : j'ai fait une demande pour mon préféré, et l'affaire était en bonne voie. Puis je me suis lancée dans les études de marché pour choisir l'endroit idéal. Fière de l'avancée de mon projet, j'ai signé mon contrat avec Bio-soins. C'est là que tout s'est écroulé, ou presque.

Le bail comportait un délai de rétractation, sept jours pendant lesquels le propriétaire du local en centre-ville a décidé de le louer à quelqu'un d'autre. Nul doute que le problème ne venait pas tant des produits de beauté que des canards en plastique. Entre-temps, mon plan B a trouvé preneur, et il ne me restait plus que celui-ci, situé dans un village jouxtant une grande zone commerciale. Peut-être aurais-je dû comprendre alors que cette affaire n'était pas une bonne idée, qu'il valait mieux s'arrêter là. Seulement j'avais signé un contrat, et je rêvais de monter ma propre boutique.

Alors j'ai orchestré le mois qui suivra l'ouverture dans les moindres détails, ne négligeant ni les journaux locaux ni les prospectus publicitaires ou les réseaux sociaux. J'ai également ouvert un site Internet pour étendre ma visibilité. Quotidiennement, je consulte différents forums, blogs et autres à la recherche d'articles et de conseils pour apprendre à me faire connaître et à attirer le maximum de clients. Pour m'assurer un maximum de retours positifs, j'ai même envisagé les livraisons et les commandes par téléphone.

Mais tout cela suffira-t-il à attirer des clientes ?

Le sexe a beau être présent partout dans notre société, il reste néanmoins un sujet délicat. Dans une grande ville, mon magasin se serait noyé dans la masse, mais ici... Les gens vont vite donner leurs avis sur mes produits, et j'imagine sans mal les détracteurs me tomber dessus.

— Fanny, arrête de te tracasser ! lance Marie en se postant à mes côtés. Ton idée est fantastique, et je suis sûre que ça va marcher ! Depuis qu'on se connaît, rien n'a jamais pu t'arrêter, alors pourquoi ça commencerait aujourd'hui ?

— Parce que la moitié de mon stock est constitué de sextoys ! lui rappelé-je avec un sourire crispé.

Avec pour seule concurrence une supérette, une boulangerie, et un bar-tabac qui fait aussi brasserie, ma boutique ne va pas passer inaperçue. Par chance, elle est située sur l'axe principal, pratiquement à la sortie du village, en direction de la ville. Les clients pourront

donc venir en toute discrétion sans avoir à se garer sur la place de l'église où les trois autres commerces ont pignon sur rue.

— Et, comme tu me l'as répété de nombreuses fois, pour avoir une belle peau et un teint éclatant, la crème sur le visage ne suffit pas !

— Je n'ai jamais dit ça ! répliqué-je avant d'adopter une attitude plus commerçante en voyant le maire remonter la rue dans notre direction.

Il s'arrête à nos côtés, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, mademoiselle Versin ! Mademoiselle, ajoute-t-il avec un petit mouvement de la tête vers Marie.

Bien que vêtu d'un costume aussi élégant que bien coupé, il n'a pas pris la peine de mettre une cravate ni de fermer les boutons de son col de chemise. Avec sa trentaine dynamique, il aurait pu être séduisant si une légère calvitie ne lui avait pas ôté tout attrait à mes yeux. Enfin, ça et son alliance.

Parmi ceux que je pensais contre mon projet, le maire aurait dû être en tête de liste. Tout dans sa façon de gérer le village est soigné, contrôlé, millimétré. Alors je m'attendais à un veto pur et dur de sa part au lieu de l'aide qu'il m'a fournie. Voir un sexshop débarquer dans sa ville sous couvert de vente de produits bio a été vite oublié au profit du renouveau que je ne manquerai pas d'apporter à la commune.

— Bonjour, monsieur Lobarde !

Mon sourire est franc, quoique teinté de nervosité. Le grand moment approche et mes doutes ne font que croître de seconde en seconde.

— Prête pour l'ouverture ? me demande-t-il en consultant sa montre.

Négligeant de répondre à sa question, je regarde l'heure et réalise qu'il ne me reste que dix minutes pour les derniers préparatifs. Mon niveau de stress augmente d'un cran, sans que je ne laisse rien paraître. Avant de sortir m'assurer que l'extérieur est correctement agencé, j'ai vérifié que tout est en ordre à l'intérieur : le buffet est dressé, les bouteilles ouvertes, et il y en a d'autres au frais dans mon bureau. Pour ce qui est de ma marchandise, là aussi, tout est installé et étiqueté.

Pour l'inauguration, j'ai distribué des prospectus dans tout le village et dans les deux centres commerciaux les plus proches. Je me doute bien qu'il n'y aura pas foule, mais j'espère juste assez de monde pour que le bouche-à-oreille se mette en route. Anticipant la présence de mineurs, j'ai embauché Steve, un étudiant, pour veiller à ce que toute personne accédant à la partie sextoys ait du poil au menton. Ou ailleurs.

Pas question d'ouvrir sur un scandale ! Même si toute publicité est bonne à prendre, je ne veux pas être perçue comme une irresponsable.

Pour me mettre un peu plus de gens dans la poche, j'ai passé ma commande de petits fours à la boulangerie du village et fait le plein de boissons à la supérette, m'assurant le soutien de ces deux commerçants. Grâce à leur réseau, je ne devrais pas me retrouver seule devant le buffet. Enfin, seule avec Steve et Marie.

— Je passerai avec ma femme et ma mère plus tard, mais je souhaitais être le premier à vous féliciter et à vous encourager pour votre initiative d'ouvrir ce magasin dans notre charmant village.

— Merci.

— À bientôt, me dit-il en se dirigeant vers la voiture électrique garée non loin.

L'angoisse m'a tenue éveillée une bonne partie de la nuit. Mon imagination n'a cessé d'inventer toutes sortes de scénarios catastrophes ainsi que mille et une façons de les résoudre sans perdre la face. Après de si intenses réflexions nocturnes, j'ai mérité un trophée à mon nom ! Difficile de dire ce qu'il faut graver sur la plaque, mais tout ce remue-ménages appelle à une récompense.

D'autant plus qu'après dix ans sans nouvelles de ma mère, j'ai le mince espoir de la revoir aujourd'hui. Mon regard se fait lointain alors que des souvenirs refont surface, amenant avec eux une douleur familière. Je la revois sur le seuil de la maison, digne et décidée. Un frisson me parcourt, mêlée à une colère désormais familière. Pourquoi lui ai-je envoyé une invitation pour l'inauguration ? Pour renouer le contact ? N'ai-je pas compris le message il y a dix ans ?

— Et si je me plante ? demandé-je d'une toute petite voix.

— Tu trouveras autre chose à faire ! répond Marie sans l'ombre d'une hésitation.

— Tu aurais pu te contenter de dire que je n'allais pas me planter, tu sais !

— Et tu ne m'aurais pas crue.

Amusée malgré moi, j'observe le maire s'éloigner, avant d'en revenir à l'examen de ma devanture. Sous l'enseigne, la partie droite est réservée aux prix, publicités, promotions, tandis dans la vitrine de gauche, j'ai installé la baignoire sur pieds que j'ai passé plusieurs jours à rénover pour qu'elle corresponde exactement à celle de mes rêves. Pour le moment, elle sert de rappel à mon enseigne, mais bientôt, elle connaîtra son heure de gloire.

Ressentant une pointe d'excitation, je sors mon portable de ma poche. Encore une vibration, et je décroche, ravie :

— Bonjour, Clément !

— Fanny, quel plaisir de t’entendre ! Alors tout est prêt ?

— Je pense.

Étrangement ma réponse le fait rire, et je ne peux contenir un petit gloussement. Si quitter mon travail a été d’une simplicité à toute épreuve, je dois dire que garder le contact avec Clément a eu un effet apaisant. Oui, c’est un peu contradictoire, cette idée de facilité et de réconfort, mais il m’a tout de suite épaulée. Son soutien a été la preuve, si j’en avais encore besoin, que je n’étais plus à ma place dans mon ancienne société.

— Tu vas tous les séduire, j’en suis convaincu !

— Ça en fait au moins un, répliqué-je en entrant dans ma boutique.

J’exagère, ça en fait deux. Marie, elle aussi croit en moi et ce projet fou. Quant à moi ? Je ne sais pas. Tant de choses me poussent à craindre un échec que j’ai peur de me réjouir trop tôt.

— Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir être présent pour le grand lancement...

— Clément, ton petit bout a besoin de toi. Et accessoirement ton fils aussi.

Il rit de bon cœur et répète à Cerise mes propos, d’autant qu’il sait à quel point elle déteste quand je la surnomme « petit bout ». Si je n’ai croisé cette dernière qu’à de rares occasions, j’ai pu mesurer leur attachement l’un à l’autre. Ils sont si bien ensemble que cela fait mal aux yeux. Lui si grand et protecteur, elle si petite et timide.

Au loin, j’entends celle-ci affirmer qu’elle viendra me rendre visite avec des collègues à elle, des amies et des personnes de sa famille... Je souris, heureuse de cette amitié nouvelle et douce. Habituellement, les femmes se sentent menacées par ma présence. Je suis célibataire, un peu cash... Aussitôt, elles pensent que je vais jeter mon dévolu sur leurs hommes et les violer dans un coin. Si je ne suis pas du genre nonne, j’ai aussi quelques principes, dont celui de ne pas toucher à quelqu’un en couple.

— C’est gentil, dis-je, émue.

— On va te laisser tranquille, déclare Clément. Je te dis à bientôt !

— Bonne fin de journée à tous les trois.

Ils me remercient et raccrochent rapidement. Cet appel, quoique rapide, a le don de me regonfler. J’ai des amis qui pensent réellement que cette boutique peut fonctionner. Je ne suis pas seule. Avec un regard nouveau, j’observe autour de moi. Tout est à sa place, même Steve avec ses cheveux longs qui patiente dans un coin avec un livre de fantasy. Il connaît déjà son rôle, et paraît désireux de faire de son mieux.

Sans m’attarder, je continue mon chemin jusqu’à la seconde partie du magasin, celle surnommée *l’antichambre*. Là aussi, tout semble prêt. À l’entrée se trouvent les plumes et